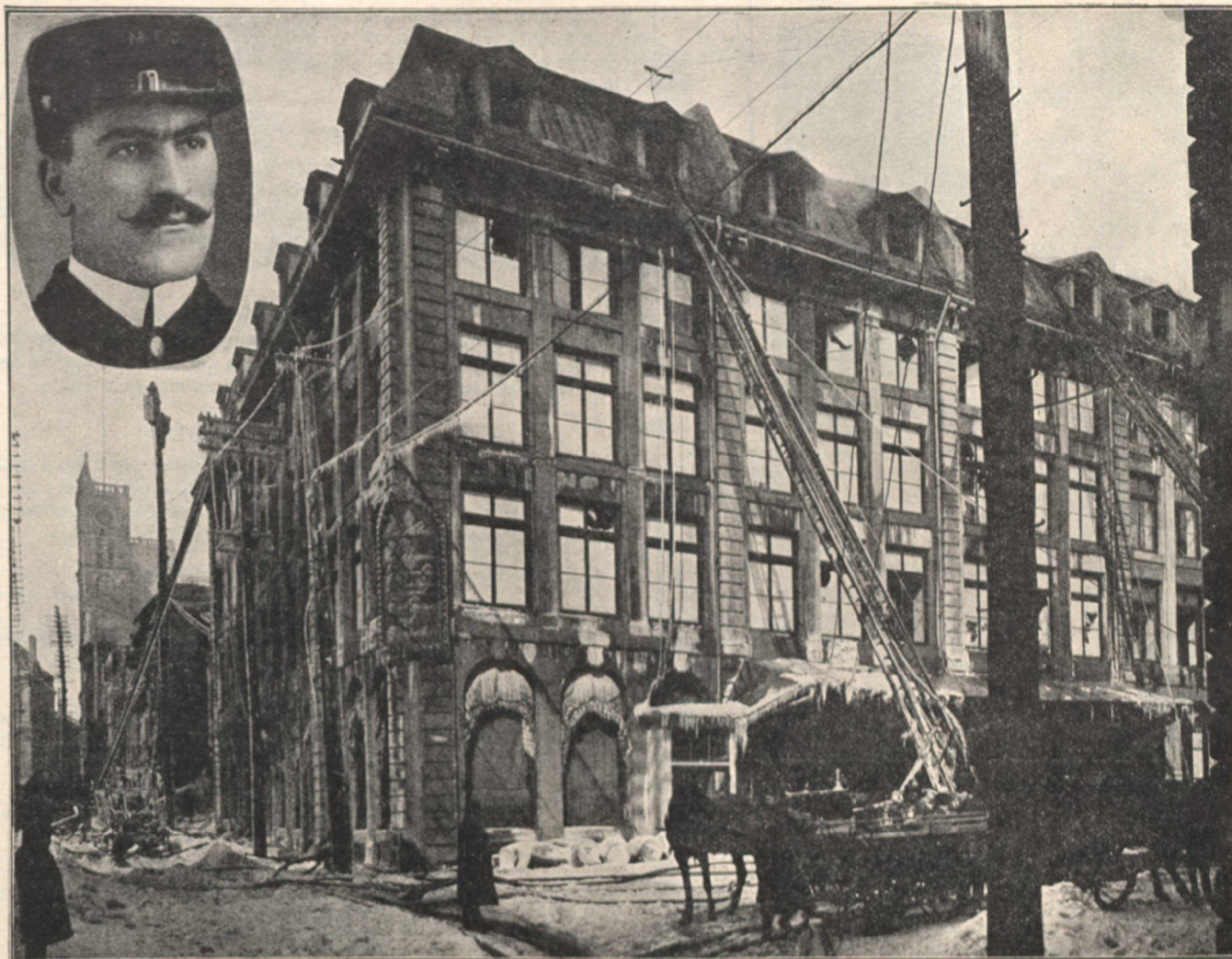


LA CONFLAGRATION DE LA RUE ST-SULPICE

Photo. de M. J. A. Dumas, 112 Vitré, coin St-Laurent.



I.—ENTREPOTS DE MM. HUDON, HÉBERT & CIE. II.—LE POMPIER AMÉDÉE DUMAS, TUÉ AU COURS DE CET INCENDIE.

Exploits d'un Français au Transvaal

[M. Léon, jeune ingénieur français qui s'est distingué dans la guerre sud-africaine, vient d'arriver à Paris. Voici le récit touchant d'une entrevue que M. Abel Henry a pu obtenir de lui.]

M. Léon doit avoir dépassé à peine la trentaine : élancé, blond, la barbe en pointe, l'allure très simple en son complet gris, il me demande de lui poser des questions auxquelles il est prêt à répondre. C'est de la résignation, on le sent, une résignation recouverte de beaucoup d'amabilité.

M. Léon habitait depuis cinq ans Prétoria, où il avait créé, avec M. Grunberg, une maison s'occupant d'affaires industrielles. Il était, en même temps, représentant du Creusot.

—J'avais été chargé, me dit-il, de construire, avec mon associé, un des forts de Prétoria ; j'avais ainsi fait la connaissance du général Joubert, qui me témoignait beaucoup d'amitié, et de la plupart des officiers boers.

—Avant la déclaration de guerre, j'eus l'occasion de remplir une mission de confiance pour le président Krüger. La guerre commencée, je suivis l'armée jusqu'à Ladysmith. Je m'étais enthousiasmé pour la cause de ce petit peuple, luttant contre tout l'empire britannique, et aussi contre l'indifférence des gouvernements européens. J'étais donc à Ladysmith, mais j'y étais à titre officieux, sans grade, tout simplement parce que le général Joubert voulait bien avoir confiance en moi ; je m'y occupais de l'installation de l'artillerie.

—Vous vous souvenez qu'un gros canon fut endommagé par un obus anglais ; je retournai à Prétoria pour le réparer, car il y a, à Prétoria, deux usines pour l'artillerie ; chacune compte cinq cents ouvriers ; nous en dirigeons une, mon associé et moi ; lorsque le canon fut réparé, on m'envoya auprès du général Cronje, qui, justement, réclamait un gros canon ; on me chargea d'aller sur les lieux étudier la question ; je refusai au général Cronje de lui laisser le gros canon qu'il demandait. Dame ! il ne fut pas content, mais j'ai fait mon devoir, en lui faisant remarquer que, s'il était tourné, il n'aurait pas le temps de sauver le canon. C'était un canon de siège, et cela ne se déplace pas aisément.

—Nous nous trouvions à quelques heures de Kimberley, où les Boers avaient mis le siège ; je m'y rendis. Le colonel de Villebois-Mareuil s'y trouvait, lui aussi, encore à titre officieux. Nous organisâmes le bombardement de la ville ; lorsque le gros canon entra en action, les Anglais dirigèrent toute leur artillerie sur lui ; leurs batteries s'avancèrent jusqu'à quinze cents mètres.

—Je me rendais compte qu'ils voulaient ainsi détourner les obus que nous envoyions sur la ville ; ils tiraient sur nous, nous ne tirions pas sur

eux, mais uniquement sur la ville où se trouvait une nombreuse population civile qui pouvait forcer les autorités militaires à se rendre. Les Anglais, voyant que nous ne répondions pas directement à leur artillerie, nous envoyèrent des tirailleurs, adroits tireurs, dispersés çà et là, à quelques centaines de mètres de notre canon. On les dédaigna tout autant, et nos obus continuèrent à tomber sur Kimberley.

—Le 12 février, nous venions d'allumer un grand incendie dans la ville, pendant que les tirailleurs anglais nous canardaient. Le gros canon se taisait depuis une vingtaine de minutes. Je fis remarquer qu'il fallait recommencer à tirer afin que les Anglais ne s'imaginassent pas que nous avions peur d'eux. En même temps, je m'avançai un peu sur la plate-forme du canon pour désigner un point de la ville. Je me découvris ainsi. Presque aussitôt, je tombai ; j'avais reçu une blessure au front.

—On crut d'abord ma blessure mortelle et, pendant huit jours, je fus entre la vie et la mort.

M. Léon porte une double cicatrice au côté droit, par où la balle est entrée. Le front est marqué d'une tache rougeâtre qui a trois centimètres de longueur sur un de largeur ; la balle est sortie tout à côté de l'œil gauche, qu'un voile en ce moment protège et que, quoique fort endommagé, les médecins espèrent sauver.

M. Léon l'a donc échappé belle ; le voilà revenu en France ; il ne sait pas pour combien de temps, —cela dépendra des événements, me dit-il.

Je lui demande son opinion sur l'issue de la guerre.

—Les Boers sont si peu nombreux, me dit-il ; c'est pourtant une bien belle cause que la leur. Mais que peuvent-ils contre l'Angleterre, si l'Europe n'intervient pas ?

ABEL HENRY.

EXPLICATION

L'abonné.—Quoi ! Vous me remettez mon *Samedi* avec trois semaines de retard ?

Le maître de poste.—Dame ! J'ai 5 enfants, 12 nièces et 17 cousins qui adorent les caricatures. Il faut le temps que votre journal me revienne !

OUI, POURQUOI ?

Pourquoi dit-on toujours, en parlant d'un assassin, qu'il a tué son semblable ?

Cela n'est pas flatteur pour la victime.

PAS DE DANGER EN VUE

La mère.—Charlotte, arrête-toi, tu as mangé assez de gâteaux.

Charlotte.—Mais non, maman, je n'ai pas mal au cœur...